

**M. Bichut** nous avait l'année dernière, conté comment St Vaast avait échappé aux bombardements. Il nous confie cette année le récit de son père, Louis Bichut, directeur des Carrières à l'époque.

## Souvenirs de la journée du 24 Août 1944 à Saint Vaast les Mello

Tout était bien calme en ce matin du 24 Août 1944. Je descendais de la « Grande Carrière » le long de la voie de notre petit chemin de fer, en compagnie du brave Proust, le dévoué chef d'entretien du matériel des carrières.

Comme les jours précédents, nous avions couché au dortoir que j'avais fait aménager dans les cavages sous la "Vieille Route" pour être moins exposés aux bombardements. Il devait être aux environs de 7 heures du matin, lorsque nous abordions le « Pont de l'Alma ». Le soleil brillait depuis longtemps. Femmes et enfants descendraient plus tard. Dès le petit matin, quelqu'un était venu dire : « Les Allemands sont dans le bas du pays ». Le bruit s'était aussitôt répandu à la carrière, mais nul n'était surpris de la nouvelle, après ce qui s'était passé la veille. En effet des garçons du maquis n'avaient-ils pas attaqué à la mitrailleuse les quatre pionniers Allemands qui cantonnaient depuis deux ou trois jours dans l'ancienne ferme Charpentier rue de Cramoisy. Opération que le temps de guerre pouvait faire qualifier d'action de harcèlement de l'ennemi en retraite, dans le cadre de la Résistance, mais que chacun trouvât pour le moins intempestive en raison des risques de représailles qu'elle faisait courir à la population.

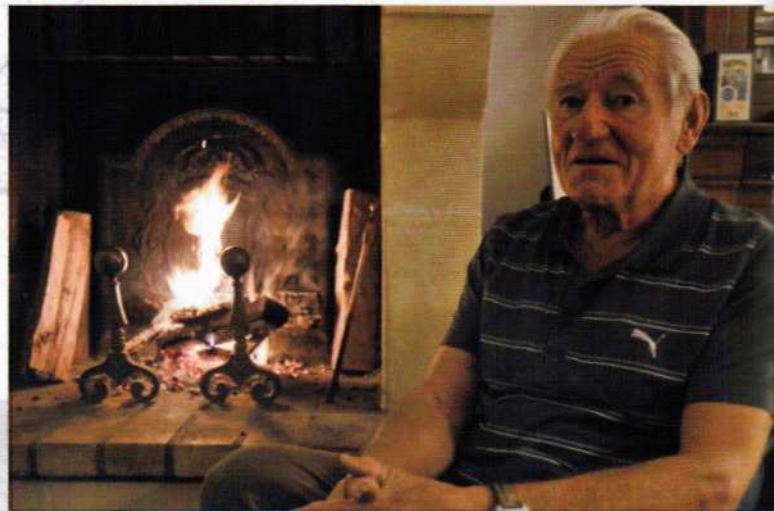
L'anxiété et la crainte régnaient donc dans le pays et nul n'était pressé, qui de rentrer chez soi pour ceux réfugiés la nuit dans les carrières, qui de se montrer dans la rue pour ceux restés à la maison.

Nous avions, M. Proust et moi, dépassé le « Pont de l'Alma ». Nos propos tendaient à nous rassurer nous-mêmes avant d'aborder les allemands, notre situation était normale. N'avions nous pas, comme à l'ordinaire, passer la nuit à la carrière et ne descendions nous pas reprendre chacun notre service, M. Proust à son atelier, moi à mon bureau ? Il avait même à la main, M. Proust, une grosse clef à molette. « C'est parfait, lui avais-je dit, c'est dans l'ordre ».

« J'avais déjà, en maintes occasions délicates, eu affaire aux services allemands et à l'armée d'occupation. Je m'en étais toujours assez bien tiré. Je me débrouillais à peu près dans leur langue. J'avais donc tout mon sang froid et j'étais en somme assez sûr de moi.

Passé le rocher portant la date de 1860, nous avons atteint l'embranchement du tunnel des "Bancs de Fond", après lequel la vue se dégageait presque jusqu'au carrefour, derrière chez M. De Beauvais, le chemin de fer passant entre l'ancienne auberge à l'enseigne de la Pomme à Cul Rond et la maisonnette Bouhana.

Nos regards se portèrent aussitôt sur cet endroit, des hommes semblaient stationner. « Les Allemands sont là »



M. BICHUT, ancien directeur des carrières de St Vaast.

dis-je. A mesure que nous avançons, les choses se précisaient, nous distinguons maintenant un groupe de cinq ou six soldats en armes.

« Ne nous arrêtons surtout pas, dis-je à M. Proust dont le pas avait marqué une hésitation, continuons notre chemin sans modifier notre allure, allons vers eux le plus naturellement du monde ».

Nous passions devant le broyeur Bouhana, l'ami Proust longeait le mur de soutènement. Je le vis laisser subrepticement tomber sa grosse clé à molette dans l'herbe haute poussée au pied du mur.

Un gradé, le chef du détachement sans doute, était sorti du groupe de soldats. Tourné de notre côté, il nous attendait ostensiblement. Passée la maisonnette Bouhana, où demeure aujourd'hui Roland Ménard, nous arrivions vers lui. « Papier » ! ordonne-t-il (prononcez Papir en Allemand). Nous exhibâmes nos cartes d'alimentation qu'il examina. « Wo Gehen Sie » ? (Où allez-vous?)

Il posait les questions en allemand, essayant de traduire ensuite en français. Je lui répondais en français et m'essayais ensuite à confirmer en allemand « Je suis le Directeur de la Carrière et celui-ci Herr Proust est mon chef du matériel. L'exploitation est classée Betrieb... Nous allons à notre travail. Comme chaque nuit nous avons couché à la carrière, ainsi d'ailleurs que la plus grande partie de la population à cause des bombardements aériens »

Me montrant la maison de M. Bennezon, l'allemand questionne "Herr Bourguemester, le maire du village, habite bien dans cette maison n'est-ce pas ?... Il n'est pas là, la maison est fermée. « Warum (Pourquoi) » ?

« Comme beaucoup de gens, lui et sa famille passaient les nuits dans les abris souterrains des carrières ou bien s'installaient dans le haut du pays où il y a des caves profondes ».

« Va-t-il bientôt revenir à sa maison » ?

« C'est possible, mais je ne puis l'affirmer, il a beaucoup de travail ».

« Ja Wohl » conclut l'allemand, puis nous rendant nos pa-



piers à M. Proust et à moi, il nous congédia du geste et de la voix « A la maison » dit-il en français.

Ouf !! n'y eut pas besoin de nous le dire deux fois.

Il y avait d'autres soldats vers le chemin de Cramoisy. M. Proust resta avec moi pour gagner sa demeure par la Grande Rue.

« Cela s'est bien passé pour nous, lui dis-je chemin faisant. Mais le Chef de détachement, officier ou sous-officier, que nous venions de quitter attend M. Bennezon. « C'est une bien lourde charge que d'être maire du pays en ce moment. A sa place, ajoute M. Proust, je me garderais de revenir à la maison. Ce serait se jeter dans la gueule du loup. Après ce qui s'est passé hier soir, il faut s'attendre au pire ». [...]

En me quittant M. Proust s'était rendu à l'atelier où nos deux jeunes ouvriers, Paul et Jean Thésin ne tardèrent pas à le rejoindre. Deux frères, l'un menuisier, l'autre ajusteur-mécanicien, fidèles au poste, ils assuraient leur service malgré les difficultés du moment. [...]

Tandis que M. Proust avait regagné son atelier, j'étais entré à la maison. J'avais fait ma toilette à la salle de bains qui est au premier étage. Par la fenêtre ouverte, j'avais donné un coup d'œil à notre cher petit jardin : il était bien joli malgré le manque d'entretien dû aux circonstances. [...] Hélas le silence d'un village inquiet sous l'emprise des Allemands. Cependant des bruits de bottes, c'est un soldat en armes qui fait les cent pas dans la rue, je venais de l'apercevoir. Ce n'était pas le moment de rêver. Je fermais la fenêtre et descendais à mon bureau.

J'y travaillais seul depuis quelques jours, j'avais dispensé les employés de venir, en raison de l'activité accrue de l'aviation anglo-américaine. M. Prunty, ingénieur des Etablissements Brissonneau et Lotz que j'avais installé dans mon bureau n'y venait plus que de temps en temps, retenu qu'il était, en carrière par ses essais et travaux sur les autorails de Gafsa.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais là, lorsque j'entendis une femme se plaindre avec véhémence en bas dans la cour de l'atelier. Je me penchais à la fenêtre que j'avais ouverte de ce côté en arrivant. Je reconnus Mme Louys et ses enfants auprès de M. Proust et des frères Thésin.

« Que se passe-t-il » leur criai-je. Mme Louys s'approcha éplorée. Nous descendions de la carrière, dit-elle, arrivés dans le chemin de Cramoisy, des allemands nous ont arrêtés, nous leur avons montré nos papiers. Ils nous ont renvoyés, mes enfants et moi, mais ils ont gardé mon mari. Il avait cependant ses papiers. Il n'a rien à se reprocher ! Mon Dieu que va-t-il lui arriver ? M. Bichut pouvez-vous faire quelque chose ? ».

« Tiens, c'est surprenant, répondis-je, j'ai été arrêté moi aussi avec M. Proust tout à l'heure en descendant de la carrière : l'officier nous a relâché aussitôt après examen de nos papiers. Ils n'avaient pas l'air trop méchant - « Prenez l'escalier, madame, je vous retrouve dans la petite cour devant. Nous verrons ce qu'il est possible de faire ».

A la minute suivante nous nous étions rejoints. « Venez avec moi, nous allons essayer de revoir l'officier en question » dis-je à Mme Louys en ouvrant le portail de la grille. J'avais à peine franchi celui-ci que le faction-

naire allemand se précipitait sur moi en hurlant "Manu Kommen ! Un autre soldat était accouru et ils étaient deux à m'empoigner par les épaules et me pousser dans la rue. « Je désire parler à votre officier que j'ai vu tout à l'heure », leur dis-je en allemand.

Pour toute réponse, ils me bousculèrent un peu plus pour m'emmener finalement le long du mur qui précède l'ancien Café du Commerce. Ils me tournèrent face au mur « Stehen-sie hier » (Restez là) disent-ils en me lâchant.

Plus question de Mme Louys, ni de l'officier ! J'étais arrêté. Je jetai un coup d'œil sur ma gauche où j'avais aperçu en arrivant deux hommes, placés également face au mur. Je reconnus Aristide Privé ; il était à quelques trois mètres de moi. Au delà, tout près du café, c'était Marcel Blanchet, prisonnier libéré depuis peu. J'étais surpris de ne pas voir M. Louys et je me dis qu'il devait être dans la même situation que nous, mais rue de Cramoisy.

Personne sur ma droite : pas pour longtemps. Des éclats de voix gutturale, des pas de bottes précipités, une bousculade. Et voilà le père Mazzier. Emile Mazzier qui nous rejoignait face au mur à quelques deux mètres de moi. Les soldats étaient retournés au milieu de la rue, en quête de nouveaux prisonniers...

Le père Mazzier tourne la tête de mon côté et dit "C'est vous qui êtes là M. Bichut ? C'est un grand malheur. Vous avez de jeunes enfants. Pour moi, je suis vieux, les miens sont élevés depuis longtemps. C'est égal ! J'aurais mieux fait de rester chez moi plutôt que d'aller soigner le cheval à Duquesne qui pouvait attendre".

Sur ces mots un coup de crosse lui arriva dans le dos, ponctué par un "Maul zu" et autres imprécations d'un soldat allemand. J'eus droit moi aussi à une bourrade qui tendait à rectifier ma position face au mur.

Combien de temps restâmes-nous là ! Une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure je ne sais. Le temps me parut très long. C'est à partir de là que je mesurais le sérieux, la gravité de la situation,

Quelques jours auparavant, des otages n'avaient-ils pas été passés par les armes à Troissereux. On avait même parlé d'autres localités sans savoir rien de précis. Ce n'est que par la suite que nous connûmes le drame de Chateaurouge.

Je fixais les yeux sur les moellons gris de ce vieux mur devant moi plutôt abasourdi par ce qui m'arrivait. Je pensais



Maison du directeur des carrières rue de la Commune de Paris



à ma femme et mes enfants qui devaient maintenant être descendus de la carrière et rentrés à la maison, Ils ignoraient, sans doute et heureusement, ma situation. J'ai su, par la suite, qu'ils préparaient quelques fleurs, car c'était ma fête le lendemain la Saint-Louis. Je fis une prière, invoquant la protection de la Sainte Vierge, récitant mentalement Lui dois-je qu'à aucun moment je ne fus envahi par la crainte, qu'à aucun moment je ne me départis de la certitude de m'en tirer.

De temps à autre, nos pensées étaient interrompues par un brouhaha de voies gutturales et de pas précipités dans la rue derrière nous. C'étaient de nouveaux otages cueillis sur la route et que les soldats ajoutèrent le long du mur. Et puis voilà le bruit d'un camion. Il vient du côté de Montataire et s'engage dans la rue de Cramoisy.

Peu de temps après, des soldats viennent nous chercher ; nous quittons notre mur. Seul resté à sa place, gardé par un factionnaire, Marcel Blanchet, toujours face au mur, et il a les mains liées derrière le dos. Pourquoi cette différence de traitement ? Marcel Blanchet, fait prisonnier en 1940, venait d'être libéré et était rentré d'Allemagne depuis peu. Jeune homme, honnête, paisible, plutôt timide et sans défense. Nous étions bien en plein arbitraire... On a dit qu'il avait sur lui une grosse somme d'argent (environ quarante mille francs), c'était son pécule, et il n'en a pas fallu davantage aux Allemands pour le considérer comme un terroriste, bénéficiaire de quelques parachutages clandestins.

Nous arrivons rue de Cramoisy, le camion a fait un demi-tour et s'est arrêté devant la grande porte de la Ferme Charpentier. On nous fait comprendre que nous devons charger, sur le camion, le matériel des pionniers dont deux avaient été tués la veille, matériel qui se trouvait dans la grange : il s'agit de pelles, pioches, cordages, pieux, caisses d'outillage divers, sacs etc....

Nous étions une dizaine d'otages. J'avais retrouvé M. Louys. Etait là aussi le jeune Barant Albert avec Aristide Privé et le père Mazzier, les autres étaient des environs et avaient été arrêtés à leur passage à bicyclette sur la route. Le camion fut vite chargé, houspillés que nous étions par les soldats, des jeunes gens de 19 à 20 ans : l'un deux en eut d'ailleurs particulièrement après moi, jugeant sans doute insuffisante ma participation au chargement.

Enfin le camion démarra et prit la direction de Creil. Les soldats s'éloignèrent quelque peu de nous, gardant cependant toutes les issues, le haut et le bas de la rue. Quelques uns étaient rentrés dans le café du coin, aujourd'hui café restaurant des Routiers. Nous pouvions parler entre nous, nous déplacer dans la rue, l'étreinte s'était desserrée.

Pour la bonne compréhension du récit, il me faut ici revenir aux événements de la veille.

En cette fin d'après-midi du 23 Août, aux environs de 18 heures, j'étais encore à mon bureau, la fenêtre ouverte, lorsque j'entendis deux rafales de mitraillette, le bruit en était venu du côté de l'entrée Est de Saint Vaast. Ma femme et les enfants étaient montés à la carrière depuis peu de temps. Intrigué, je sortis jusque dans la Grande Rue et trouvai M. Barillet, notre chef de carrière qui avait entendu lui aussi "Que se passe-t-il" lui demandai-je.

"Je n'en sais rien, mais sûrement quelque chose de pas fameux" me répondit-il.

A ce moment-là, un groupe de jeunes gens, que nous jugeâmes de loin être du maquis, déboucha de la rue de Cramoisy. Ils portaient un corps inanimé. Ils traversèrent

rapidement la rue pour s'engager dans le chemin des Carrières.

J'appris par la suite que trois ou quatre jeunes gens du maquis avait cassé la croûte, la veille donc le 22 août au soir, dans une ferme du haut, avec le gendarme Galland de Montataire, lequel un peu éméché avait décidé qu'ils attaqueraient le lendemain les quatre soldats allemands qui stationnaient depuis 2 ou 3 jours, avec leur matériel, dans la grange de l'ancienne ferme Charpentier, rue de Cramoisy. Opération dangereuse, d'une opportunité discutable, et décidée à l'insu des responsables de la Résistance locale. Le plan consistait à surprendre et à abattre les 4 "schleus", ensuite à faire aussitôt disparaître leurs corps, après s'être emparé des armes, du matériel et des explosifs. L'opération devait échouer et les choses se passer tout autrement.

D'abord les allemands n'étaient que deux à la ferme au moment de l'attaque : ils faisaient cuire un lapin pour le repas du soir. Les deux autres étaient partis en liaison avec le Commandement de Creil et n'étaient pas encore rentrés.

Et puis que se passe-t-il ? Les deux soldats allemands attaqués avaient bien été abattus par les rafales de mitraillette que j'avais entendues de mon bureau ; mais l'un d'eux avait eu auparavant le temps de saisir son arme et de tirer sur le jeune Ginisty.

C'était le corps de celui-ci, transporté par ses camarades, que nous venions de voir traverser la route M. Barillet et moi. Au même moment nous apercevions presque au milieu de la route, un de nos wagonnets Decauville sur le passage à niveau du chemin de fer desservant les carrières.

« Que fait là-bas ce matériel ? C'est dangereux, disions-nous. Des gosses, sans doute en jouant, l'avaient poussé jusque là ».

M. Barillet et moi, nous nous rendîmes alors sur place afin de repousser le wagonnet vers le dépôt et le dérailler. Cette remise en ordre accomplie, M. Barillet venait de me quitter pour monter à la carrière en suivant le petit chemin de fer, lorsque j'aperçus, en vélo, venant du côté de Montataire le gendarme Galland en uniforme.

Je l'attendis. « Quelque chose de sérieux vient de se passer ici, lui dis-je après une poignée de mains, rafales de mitraillette du côté de la ferme Carpentier, un blessé grave que les jeunes du maquis emportaient tout à l'heure ».

« Allons voir », me dit-il sans paraître surpris. Arrivé à la ferme il appuya son vélo contre le mur et poussa la porte restée entrebâillée. J'entraî derrière lui.

Un horrible spectacle nous attendait. Les corps des allemands encore tout chauds gisaient, l'un le long du mur à gauche près d'une marmite et un poêle renversés, l'autre, à droite, recroquevillé dans la paille - les vêtements, les visages ensanglantés - du sang contre le mur, du sang sur la paille, du sang partout !

"Il n'y a plus qu'une chose à faire, dit le gendarme Galland après un silence, faire disparaître tout cela et nettoyer. Cependant il en manque deux, qui peuvent revenir d'un moment à l'autre. Puis se tournant vers moi « M. Bichut, dit-il, vous avez femme et enfants, ne restez pas là. Rentrez vite chez vous et ne dites rien à personne ».

Cet homme faisait face à la situation, Il me paraît à la hauteur des responsabilités qu'il venait de prendre. Je le quittai après une poignée de main et rentrais à la maison.

Que se passe-t-il ensuite ? Selon ce que me fut rapporté



quelques deux ou trois jours plus tard, le gendarme Galland fit alerter au plus vite Roland Jacques le responsable local de la Résistance. Celui-ci informé de ce coup manqué, organisé à son insu, improvisa aussitôt un plan de ratissage. Tendre une embuscade aux abords de la ferme Charpentier pour abattre à leur retour les deux autres soldats allemands. Emporter les corps et les cacher dans le marais. Nettoyer les lieux.

Roland Jacques, armé d'un fusil de guerre s'était posté de la ferme d'où il avait vu par l'intérieur sur la porte de la grange, de manière à abattre les allemands dès qu'ils se présenteraient. Quelqu'un d'autre était posté en bas de la rue de Cramoisy et un autre à la sortie Ouest de Saint Vaast.

Comme prévu, un soldat allemand ouvrit la porte de la grange à son arrivée, mais fit un mouvement tel que le coup de feu de Roland Jacques ne l'atteignit qu'au bras. Il hurla terriblement et s'enfuit par la vieille rue de Crécy, sans être tiré par le maquisard posté au bas de la rue de Cramoisy, ce qui est demeuré sans explication, ni par le tireur à la sortie Ouest de Saint Vaast qui le vit passer et expliqua ensuite que son arme s'était enrayée. On enleva néanmoins les cadavres des deux allemands restés à la ferme et on les cacha dans le marais.

Les soldats allemands, l'un soutenant le blessé, avaient pris la route de Mello et coururent avertir le poste allemand de la "Maison Rouge" sise au carrefour de la route de Mello à Maysel.

L'alerte était donnée, le Commandement de Creil allait être prévenu, d'où la section de représailles pour le lendemain matin 24 Août à Saint Vaast.

Rentré à la maison après avoir laissé le gendarme Galland sur les lieux du drame, je ne tardais pas à monter à la carrière pour rejoindre ma femme et les enfants au dortoir de la « Vieille Route » où se trouvaient déjà la plupart de ceux qui partageaient cet abri avec nous :

M. et Mme Proust, M. Barillet et sa famille, M. et Mme Beuve, M. et Mme Prunty, M. et Mme Gobaud etc....

Sans connaître en détail ce qui venait de se passer à la ferme Charpentier et ignorant complètement ce qui s'en suivait, tous avaient conscience de la gravité de la situation, Que ferait-on demain ? Resterait-on en carrière ? Mais si les Allemands viennent ce sera aussi bien à la carrière que dans le pays. Et il fut finalement convenu que le mieux était de faire comme si rien n'était, de se comporter comme à l'habitude afin de ne pas attirer l'attention.

Pour ma part, je ne me doutais pas de ce qui m'attendait au matin du 24 Août et reprends maintenant le récit.

Après le chargement du matériel des pionniers Allemands sur le camion qui venait de partir, me voilà donc dans la rue de Cramoisy avec mes camarades otages, sous une garde qui a quelque peu relâché son étreinte.

Des soldats entrent au café, d'autres en sortent. Ils ont certainement trouvé quelque alcool à boire que les cabaretiers M. et Mme Poché n'ont pu faire autrement que de leur abandonner.

A leur arrivée, les Allemands n'avaient pas trouvé à la ferme



Maison et atelier du directeur des carrières rue de Crécy

les corps de leurs deux camarades tués. Tant qu'ils ne les trouvèrent pas, les gradés se bornèrent à vérifier l'identité et les papiers de tous les passants, le Chef du détachement demandait toujours le maire de Saint Vaast ; il devait l'attendre en vain.

C'est lorsque les soldats eurent découvert les corps des deux tués, qu'ils changèrent d'attitude.

Il y avait bien une bonne demi-heure que nous étions tous au milieu de la rue de Cramoisy, à peu près tous remontés du côté de la route. A un moment, les soldats nous avaient alignés contre le mur côté Café du Commerce. Des avions alliés passaient à haute altitude : je souhaitais même qu'ils viennent nous lâcher quelques bombes pour faire di-

version ; ils s'éloignèrent. J'ai su, par la suite, qu'à ce moment-là, Roland Jacques surveillait ce qu'il se passait. Il s'était parfaitement rendu compte de la gravité de la situation créée par l'opération manquée du gendarme Galland, à son insu, et par l'échec du ratissage; les Allemands étaient là avec des otages à leur merci. Plus qu'une chose à faire s'était-il dit... Et il s'était



installé en haut du « Grand Cavalier » avec un fusil-mitrailleur pointé sur le carrefour où nous étions. "Si je les entends tirer, je les attaque au fusil mitrailleur". L'idée était valable, reposant sur la tactique de diversion. Puis de nouveau, l'étreinte s'était relâchée, une partie des soldats étaient dans le café, et avait certainement visité la cave en mettant la main sur la réserve d'alcool.

Je me trouvais avec le père Mazzier échangeant avec lui quelques paroles, un peu en contrebas de la porte du café, d'où nous venaient des éclats de voix gutturales... lorsque, brusquement, un bruit de bousculade sur notre gauche, l'apparition du chef de détachement et de deux soldats ayant saisi un homme, le poussant brutalement devant eux. "Qui est-ce ? Oh, c'est Marcel Blanchet, dis-je au père Mazzier. Où l'emmènent-ils ?"

Ce groupe venait de s'engager dans le chemin des carrières, courant plutôt que marchant : il tourna à gauche vers « la Côte à Badingue », actuelle rue Henri Carballet... Et puis le bruit d'une détonation qui nous vient de ce côté. Nous nous regardâmes, le père Mazzier et moi, muets d'inquiétude : ils venaient certainement de tuer Marcel Blanchet...

(à suivre)